

L'unidimensionnalité du Manitoba

Eric Dupont

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupont, E. (2016). L'unidimensionnalité du Manitoba. *Lettres québécoises*, (161), 18–18.

L'unidimensionnalité du Manitoba

J'attends avec une patience japonaise le retour de Marc Labrèche au petit écran. En attendant, je zappe. Dans cette mer de profondes insignifiances télévisuelles, on s'accroche à tout vaisseau qui semble familier et rassurant, comme cette émission, *Rature et lit*, animée par Elsa Pépin, qui passait en reprise ce soir-là. Elle recevait à la Librairie Monet, lieu de tournage des épisodes, une auteure que je ne connaissais pas, Sarah Rocheville, qui enseigne la création littéraire à l'Université de Sherbrooke. J'étais prêt à lui pardonner ça tant ses propos me captivaient et tant sa voix était plaisante à entendre. C'est important, la voix. L'entretien traitait de son roman, *Go West, Gloria*, récit porté par deux voix discordantes en alternance : la fille lyrique et légère, et le père lourd et lugubre. Ce dernier est un homme d'affaires froid et calculateur qui pousse la rationalité jusqu'à engager un tueur à gages pour s'éliminer lui-même lorsqu'il reçoit un diagnostic fatal. La narratrice – devinez son prénom ! –, pour fuir ce père intransigeant, met entre elle-même et son Québec natal quelques milliers de kilomètres salutaires en se faisant engager comme thanatologue à Winnipeg. J'ai toujours eu un faible pour le Manitoba et les sépultures.

Je vous vois venir. Je vous entends. Calmez-vous. Je n'ai pas acheté ce petit livre chez un vendeur que vous n'aimez pas. Et si je l'avais fait, je ne l'avouerais pas en public ! Pour montrer que je sais être vertueux, j'ai appelé un libraire indépendant à la mode dans un quartier branché en prenant la voix du hipster-revenu-de-tout pour être sûr d'être bien compris. Comme le titre était sorti un an avant, ils ne l'avaient évidemment plus en stock et j'ai dû attendre qu'il arrive. Il avait probablement cédé sa place sur une tablette au dernier Slavoj Žižek. Si jamais ce monsieur passe à *Rature et lit*, je promets d'acheter ses livres dans la même librairie. Pour ajouter une note de mystère à l'affaire, j'ai envoyé un messenger pour chercher la commande une semaine plus tard, un personnage élégant et séduisant au regard profond, sorte de George Clooney latin à l'accent indéfinissable et charmant, histoire de jouer à « je sais être encore plus énigmatique que vous » et de gagner la manche. Le bel intrigant m'a rapporté le livre convoité qui, pendant quelques soirées, m'a apporté un intense plaisir de lecture.

Les courts chapitres winnipegais sont truffés de très belles images. Par exemple, pour décrire un jour de canicule : « Même le ciel monte d'un cran, fuyant les blés brûlants. » Et six mois plus tard : « Ici, on ne peut éviter la vérité du froid. » Ou encore pour décrire sa nouvelle patronne : « Rien de trop éclatant, ton sur ton, l'image même de la saine Canadienne rectangulaire. » Pourquoi, quand je patauge dans mes clichés et mes métaphores figées, Sarah Rocheville arrive-t-elle à voler, légère, dans le ciel du Manitoba ? Quel aliment évite-t-elle pour vaincre la pesanteur des mots ? Qu'on me le dise afin que je modifie mon régime alimentaire ! Gloria passera un hiver à Winnipeg pendant lequel, dans la société des morts, elle procédera au travail du deuil de sa mère et du détachement du regard du père. La fin méduse, fait réfléchir et confirme l'intuition que j'avais depuis le début : tout dans ce récit est image et métaphore. Gloria a beau dire qu'elle vient de Sainte-Catherine-de-Hatley, qu'elle se trouve à Winnipeg, ces lieux n'ont d'autres attaches au réel que les connotations que leur nom évoque. Quant aux personnages, ils ne sont que

des voix. Point barre. C'est difficile de n'être qu'une voix. Essayez, juste pour voir. Chercher leur réalité incarnée ou leur vraisemblance ne mène à rien. Tout aurait dû finir là dans ma réflexion.

Que l'on me gifle trois fois de la paume et du revers pour avoir cherché un écho à mes louanges dans internet. Voilà que je tombe sur une critique en ligne. Que je vous explique comment j'ai moi-même gâché mon plaisir et que je vous avoue le degré de masochisme que j'ai atteint : je l'ai lue. Elle a un nom à peinture. C'est une personne qui a gagné un prix pour les critiques – ils se décernent maintenant des prix entre eux... – et qui se sert d'expressions comme « unidimensionnalité des personnages » et « vraisemblance ». Selon elle, les personnages de Rocheville manquent de chair, ils sont trop « unidimensionnels ». Le spectre des femmes savantes traverse mon bureau tridimensionnel. Pis sont pas assez vrais, bon.



Depuis quelques années, ces notions nous sont tombées dessus sous l'influence de la *Writer's Craft* à l'américaine. Elles sont habituellement brandies comme des vertus ou des commandements, justement par les profs de création littéraire – qui ne sont pas de mauvaises personnes, évitons les amalgames –, et souvent utilisées à tort et à travers, servies à toutes les sauces comme des outils d'analyse universels. Gros soupir. C'est simple, si

vous créez le personnage d'une vache finie, raciste et assassine, il vous faut aussi, pour la rendre « vraie », lui attribuer quelque qualité. Faites-la magasiner dans une librairie indépendante et elle devient du coup plus humaine. Voilà, elle a maintenant plus d'une dimension. C'est comme pour Adolf Hitler. C'était un fou furieux, mais il aimait les chiens. Cela le rend plus crédible. Il peut d'emblée faire son entrée dans un roman. Non, mais un petit instant... Cette histoire de personnage « unidimensionnel » n'est pertinente que dans la considération de romans traditionnels à l'américaine, des trucs à la Jonathan Franzen qui s'étalent sur plus de 500 pages et qui parlent de la désillusion de nos voisins, pas pour un texte de poésie en prose qui offre une métaphore sur la filiation. Quand cette même critique à peinture lit le roman *À la hauteur de Grand Central Station, je me suis assise et j'ai pleuré*, est-ce qu'elle discrédite le livre sous prétexte que ses personnages sont fichtrement unidimensionnels ? Ben non, elle ne fait pas ça. Faque bon. Pis la fourmi de La Fontaine, elle aussi est assez unidimensionnelle, je trouve, toujours engluée dans son discours sur l'épargne... J'ai soudainement en tête l'image de cette critique tentant d'ouvrir une boîte de conserve à l'aide d'un marteau-piqueur. Elle rate sa cible à chaque coup. La boîte rebondit sur l'asphalte, refuse de livrer son contenu. Pourquoi ne pas l'asperger de gaz lacrymogène ? la menacer ? l'intimider ? Pas de blé d'Inde pour les critiques pataudes. Les doigts trop gros ne devraient pas manipuler les papillons manitobains.

L'écriture de Rocheville obéit à des règles internes très simples, à un mouvement de bascule qui n'est utile que pour cette histoire et livre en soi une image pulsante entre le père et la fille. Se poser la question de savoir si leur échange est vraisemblable me semble être le symptôme d'une maladie qui afflige la critique d'ici et trop de gourous de la création littéraire : la recherche du mimétisme. Si les personnages parlent comme dans la vraie vie, c'est que le livre est bon. Sinon, pas de pardon. Z'êtes pas tannés de jouer aux sociolinguistes, la gang ? Est-ce que vous pensez vraiment que c'est dans la reproduction fidèle du réel et dans ses manifestations lexicales et phonétiques les plus détaillées que se trouve la littérature ? *How vintage* ! Si vous voulez entendre comment une vraie thanatologue parle, allez vous magasiner une urne ! On en fait de très jolies, en trois dimensions. Mais crissez-moi patience avec votre réalité !

Madame Rocheville, j'attends votre prochain livre.